

Pourquoi la Suisse a réussi là où la France a échoué

Emmanuel Bayle

Directeur de l'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne



L'invité de la rédaction

● Alors que la Coupe Davis se dispute dans un anonymat poli, un regard sur le crépuscule de deux générations dorées. L'une a tout gagné, l'autre a déçu.

2022 aura assisté aux adieux de Roger Federer, Jo-Wilfried Tsonga et Gilles Simon... et les mois à venir peut-être à ceux de Stan Wawrinka, Gaël Monfils et Richard Gasquet... La fin d'une génération exceptionnelle pour le tennis masculin suisse et français avec des destins croisés au final très différents en termes de palmarès. Leur retraite sportive génère aussi une certaine forme de nostalgie renforcée par la crainte d'une relève qui s'annonce très délicate, à la différence d'autres grands pays du tennis comme l'Australie, le Canada, l'Espagne, les États-Unis, l'Italie ou la Russie. La peur de ne plus rêver, vibrer et d'être porté par ces champions qui nous quittent.

Puisque c'est l'heure des comptes, il y a un bilan sportif qui résonne comme une évidence. D'un côté, la réussite éclatante du Maestro (20 Grand Chelems, 6 Masters, 103 titres ATP), devenu star iconique planétaire dépassant la sphère du sport, mais aussi celle du Vaudois surpuissant «Stanimal» ou «Stan the Man» (3 GC, 16 titres ATP et N° 3 mondial). Deux styles/personnalités opposés qui gagnent également en duo, pour la Suisse, une médaille d'or olympique en double (2008) et une Coupe Davis (CD) emblématique remportée en 2014 contre leurs meilleurs ennemis français qui vivent alors, en exilés fiscaux, du même côté de la frontière.

Toujours un «mais»

De l'autre, les «nouveaux mousquetaires» du tennis français, en référence aux quatre grands champions français (Borotra, Lacoste...) des années 1920-1930 vainqueurs de 18 titres du GC et 6 CD. Leur carrière a certes été longue et brillante au plus haut niveau mais non totalement aboutie: Tsonga (N° 5 mondial/18 titres ATP) le Mohamed Ali du tennis mais puncheur contrarié continuellement par les blessures, Gasquet (N° 7/15 titres ATP) le Petit Mozart mais en incapacité de faire évoluer son jeu et son physique, Monfils (N° 6/11 titres ATP) l'Athlète hors normes mais fantasque, Simon (N° 6/14 titres ATP) le Professeur mais manquant de puissance... toujours un «mais»... une excuse... un espoir déçu. Des talents exceptionnels, qui ont tous les quatre battu les deux Suisses à plusieurs reprises, qui ne gagneront rien de majeur individuellement et collectivement en plus de quinze ans de carrière commune au plus haut niveau. Seule la CD 2017 est remportée par la France, mais elle leur laissera un goût amer. Elle est désertée cette année-là par les meilleurs joueurs. Ils ne la gagneront pas ensemble et c'est Lucas Pouille qui sera le leader de l'équipe.

Comment expliquer ces destins croisés aux palmarès contrastés? Pourquoi ces quatre très grands joueurs français, à la différence de leurs homologues féminines (Pierce, Mauresmo, Bartoli et désormais

Garcia), ne sont-ils pas parvenus à toucher, même une seule et unique fois, au graal du palmarès du tennis individuel: un GC, le Masters/ATP Finals ou une médaille d'or olympique?

Quatre hypothèses peuvent être avancées et testées. La première qui vient à l'esprit est le mur infranchissable du «big four» (les 3 «goat» -Djoko/Federer/Nadal, plus Murray). La faute à la mauvaise période, mais l'excuse de l'environnement trop concurrentiel ne marche pas. Wawrinka et d'autres (Del Potro, Cilic, Thiem, Medvedev pour les GC et Davydenko, Dimitrov, Tsitsipas, et Zverev pour le Masters), y sont parvenus.

Des privilèges d'assistés?

La deuxième explication tient aux qualités intrinsèques mais aussi à la formation technique, physique, mentale et tactique d'un joueur de haut niveau. Ces joueurs ont été formés dans des contextes et des environnements différents. Le système fédéral français (pôle France puis INSEP et enfin Centre national d'entraînement à Roland Garros), dont ont bénéficié les quatre, qui prend en charge la totalité des coûts de formation dès le plus jeune âge, et même parfois encore dans le top 100 pour les tout meilleurs aujourd'hui, ainsi que les invitations pour entrer plus confortablement sur le circuit pro (points ATP et revenus garantis) et même par la suite une partie des revenus de la Coupe Davis laissée généralement en totalité à la fédération par les joueurs des autres pays. Un encadrement fédéral très professionnel mais très (trop?) assisté dans un sport individuel aussi exigeant et concurrentiel - les joueuses françaises qui sont parvenues au sommet du tennis mondial s'en sont d'ailleurs émancipées. La formation de Federer est plus hybride, passé trois ans par le centre national suisse à Écublens et aidé pour partie par la Fédération suisse de tennis. De l'autre, Wawrinka est parti se former, dès l'âge de 14 ans, en Espagne, avec son entraîneur Zavialoff. Des prises en main de carrière plus précoces en autonomie et responsabilité pour les deux Suisses et leurs parents.

La troisième explication avancée est psychologique. Devenir un champion est le produit d'une volonté inébranlable et dévorante affichée par le seul Federer affirmant dès ses 17 ans vouloir être N° 1 mondial. Le refus de perdre, la volonté de gagner et de se surpasser 52 semaines par an y sont déterminants dans le cadre de la machine infernale et impitoyable qu'est le circuit professionnel. Tous ont eu droit à un cadre émulateur très favorable tenant aussi à leurs rivalités respectives. De même, ils ont tous eu une longévité exceptionnelle au plus haut niveau mais en faisant des choix de priorités et de gestion de carrière très différents.

Être un champion, c'est afficher ses ambitions et créer, très tôt, des conditions pour y parvenir en devenant un entrepreneur de performance d'exception. Tester cette 4^e hypothèse, c'est comprendre comment l'athlète parvient à se fixer des priorités et des objectifs à court, moyen et long terme et réunir le meilleur environnement de performance possible: type de coach, préparateur physique et mental, physio/médecins, nutritionniste, agent marketing, conseiller patrimonial, juridique, community manager, associé à un soutien fami-

tous deux nécessaires, pour se réinventer et faire évoluer son jeu, ses options tactiques en fonction des adversaires et des surfaces. Chercher, innover, bien récupérer pour prioriser les pics de forme en lien avec les objectifs clés d'une saison, se remettre en cause, une alchimie complexe à trouver. Le retour tonitruant de Federer à 35 ans en 2017 (3 titres du GC en un an), après six mois d'arrêt pour blessure en s'appuyant sur un jeu beaucoup plus agressif insufflé par son nouveau coach Ljubicic (ex N° 3 mondial) et orchestré par son préparateur physique pendant vingt-deux ans Pierre Paganini, est aussi mythique que son ultradomination sur le tennis mondial entre 2004 et 2007.

Une question de compétence

La solidité de la Team Federer, constituée très tôt grâce au rôle clé joué par son épouse, est aussi une des explications de son exceptionnelle réussite. Ambition et conditions de la réussite ont été parfaitement alignées et réajustées, si besoin, sur ses vingt ans de carrière. Le duo formé par Wawrinka avec son entraîneur, Magnus Norman (ex N° 2 mondial), à partir de 2013, appuyé également par le même préparateur physique que Federer, explique aussi la transformation d'un grand joueur en champion. Wawrinka, arrivé à maturité à l'aube de ses 30 ans, a alors réussi à gagner 3 GC et la CD en trois ans (2014-2016). Autre duo parallèle moins connu, Federer et Wawrinka ont gardé le même agent marketing (Tony Godstick et Lawrence Frankopan respectivement) qui les accompagne depuis le début de leur carrière et a permis aussi de la financer.

Federer semble dans une autre sphère mais les quatre néomousquetaires auraient pu avoir une carrière à la Wawrinka. C'est donc bien la compétence en management de carrière, au-delà du talent pur, du mental et du système de formation, qui est un des facteurs explicatifs clés de ces palmarès contrastés. Le management de carrière n'est pas enseigné aux espoirs les plus prometteurs. Ces derniers mettent souvent du temps à en trouver les clés, ou parfois n'y parviennent jamais.

«Être un champion, c'est créer, très tôt, des conditions pour y parvenir en devenant un entrepreneur de performance d'exception.»

lial/amical et conjugal bienveillant et dévoué. Ce que les plus grands joueurs appellent aujourd'hui leur «team», facteur de performance mais aussi d'équilibre et de bien-être global dans un monde du sport business et médiatique qui peut être extrêmement déstabilisant pour de jeunes joueurs non préparés à y faire face.

Apprendre à bien s'entourer et à trouver une harmonie entre sécurité et challenges,

La finale de la Coupe Davis à Lille en 2014, remportée par la Suisse face à la France, reste emblématique du décalage tennistique entre les deux nations. Presse Sports

